

## Trois fers sur l'enclume de l'objet petit "a"

Stoïan STOÏANOFF-NÉNOFF

- (43) Etes-vous les feuillards ou Frères du bois, que vous semblez vivre en commun ici pour fuir la persécution ? - Nous sommes Frères du bois, répondit un vieillard assis auprès du feu et fricassant quelques oiseaux en un poêlon. Mais qui es-tu ?
- Je suis, répondit Ulenspiegel, du beau pays de Flandre, peintre, manant, noble homme, sculpteur, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène, louant les choses belles et bonnes et me gaussant de sottise à pleine gueule.
- Si tu vis dans tant de pays, dit le vieil homme, tu sais prononcer "Schild ende Vriendt", bouclier et ami, à la façon de ceux de Gand, sinon tu es faux flamand et mourras.  
Ulenspiegel prononça : "Schild ende Vriendt".

(Ch. de Coster, *La légende d'Ulenspiegel*, Livres 2-5, Bruxelles, Edit. Labor, 1984, pp. 200-201)

### Introduction

(44) *Schild ende Vriendt* ! C'est par ce signifiant émané de la bouche de Till l'Espiègle que je viens ici décliner mon identité auprès de vous autres de la Basse Lorraine, en ce bon pays de Namur. Car s'il se dit « peintre, manant, noble homme, sculpteur, le tout ensemble », c'est qu'il est le « vrai » psychanalyste. J'en tiens pour preuve qu'il savait « exorciser les raies », autrement dit : racketter son monde tout comme un psychanalyste qui se respecte. Je m'aperçois que mon petit Larousse daté de 1929 ignore le mot « racket » L'essentiel est que l'opération analytique soit mise au principe de la soustraction.

En revanche, *Le petit Mourre*<sup>1</sup> m'indique que j'aurais tort de faire confiance à Charles de Coster pour ce qu'il en est de nous présenter Till Ulenspiegel, puisqu'il aurait « complètement déformé le personnage en faisant de lui un héros de la résistance du peuple des Pays-Bas contre la domination espagnole ». Donc, qu'importe la vérité historique puisqu'avec mon *Schild ende Vriendt* ! tel qu'il opère dans le passage de l'oeuvre de Charles de Coster – que je cite en exergue – je tiens ce que Jacques Lacan nomme « le schibboleth de l'analyste » ; c'est-à-dire un savoir-faire avec le pur signifiant. Tout à fait analogue à ce que dans le champ religieux on nomme le « parler en langues » (ou glossolalie). En effet, il s'agit de

---

<sup>1</sup> M. MOURRE, *Le petit Mourre – Dictionnaire de l'Histoire*, Bordas, 1994, p. 283.

quelque chose dont seule l'énonciation compte pour que quelqu'un soit reconnu sujet, qu'il s'agisse d'ami ou d'ennemi. Signifiant hors sens pour celui qui n'est pas « de la paroisse » ou au contraire trop chargé de sens dans le cas inverse, ce schibboleth ne doit son empire qu'au formatage linguistique des sujets qui parlent la langue d'où il est tiré, autrement dit de l'empreinte que laisse une langue dès lors qu'elle est goûtée. Or Lacan nous dit tout crûment de quoi est faite une telle empreinte. Elle est le produit d'une réduction du matériel phonématique disponible chez le nourrisson de manière à exclure la production de certains sons au profit d'autres, exclusion tout à fait résumable en une matrice formée des couples de « valeurs » retenues ; autrement dit : ce qui est retenu, c'est une série finie (45) d'oppositions phonématiques en usage dans la langue donnée. Du coup les valeurs exclues deviennent imprononçables à moins qu'on ne soit dans le cas d'un bilinguisme. D'où la question : les Belges étant au minimum bilingues, et donc n'excluant rien, pourrait-on dire qu'ils sont dispensés d'inconscient ? En effet si ce dernier est « structuré comme un langage », c'est qu'il est le produit des mêmes exclusions que celles qui fonctionnent dans une langue donnée. Mais alors l'inconscient bilingue comporterait-il moins d'exclusions, et du coup pourrait-on dire que les Belges seraient moins bornés que leurs voisins ?

Vous ne manquez pas de vous apercevoir qu'à vous prendre pour des enclumes je vous assène à coups de marteau mes propres signifiants, histoire de vous mettre dans le bain. Bain de langage certes mais qui nécessite un principe de navigation puisque pas de sujet sans sexe-étant.

Nous allons par conséquent accélérer le mouvement de manière à examiner l'accès qui nous est offert à ce genre de récifs par le système RSI proposé par Lacan dans sa variante topologique du noeud borroméen à trois ronds. C'est donc sur un mode incritiqué que nous accepterons quelques instants d'être dupe de la structure que présente un tel noeud, de manière à examiner les fusions susceptibles de s'y produire. Ceci suppose un certain maniement et, faute de pouvoir vous y introduire brièvement, je vais tenter de plonger d'emblée dans cette sorte de complication. D'ailleurs au gré de la bibliographie que je joins à mon texte <sup>2</sup> vous saurez retrouver, je pense, les articulations essentielles dont nous ferons ici l'économie. Ainsi il m'a été donné récemment <sup>3</sup> de mettre en vers la façon dont s'obtient un nouage borroméen et vous pourrez vous exercer à psalmodier ce poème sur l'air d'une valse ou d'un reggae, comme il vous plaira.

## Les épissures (#)

(46) Depuis une dizaine d'années je me soucie de savoir ce que produit la fusion, disons l'épissure (#), de deux parmi les trois dimensions RSI promues par Lacan. De cette recherche il est resté diverses traces <sup>4</sup> sous forme de publications mais d'autres avancées sont restées confidentielles et je vais tenter d'en utiliser certaines dans les exemples dont je vais traiter à

---

2 S. STOÏANOFF-NÉNOFF, « Qu'en dira-t-on ? Une lecture du Livre XII du Séminaire de Jacques Lacan », Forum de l'IFRAS, L'Harmattan, 1996.

3 S. STOÏANOFF-NÉNOFF, « Du Fantôme au Borderline », *Le Journal des Psychologues*, n° 133, décembre 95 - janvier 96, pp. 30-33.

4 S. STOÏANOFF-NÉNOFF, Note de lecture : « Une Amérique qui fait peur » d'Edouard Behr, in *Le Coq-Héron*, n° 139, 1995, pp. 76-82.

présent.

Ce qu'il convient de retenir de mes bricolages, et je ne sais pas si nous aurons le temps d'examiner pourquoi d'autres ne se sont pas franchement hasardés sur cette voie, c'est que deux épissures suffisent à produire un tableau clinique de psychose. J'appelle borderline la structure obtenue par l'effet d'une seule épissure. On voit qu'il y a au moins trois types d'épissure possibles (S#R ; R#I ; I#S). Pour l'instant, je ne me soucie pas de savoir comment se trouve réparé un tel incident. Je pose que l'épissure se produit chez le sujet dit normal, parfois au cours de la cure, que ça s'accompagne d'un phénomène d'inquiétante étrangeté plus ou moins marqué, et bien entendu d'autres effets diversement spécifiques. Habituellement tout rentre dans l'ordre rapidement mais il se peut aussi que ces effets persistent et, dans ce cas, je parle de structure borderline. Une épissure produit des modifications structurales et les illustrations lacaniennes montrent que ça se traduit par la disparition d'un parmi les trois pétales du noeud en trèfle central, autrement dit par l'abolition d'un certain type de jouissance.

En étant toujours dupe de la structure, j'examine ce qui peut résulter de la survenue d'une épissure. Je pose que le nombre des anneaux de la chaîne borroméenne se trouve d'abord réduit d'une unité puisque deux dimensions n'en font plus qu'une (du fait de l'épissure).

A supposer, par exemple, qu'il s'agisse de l'épissure S#R, il y a au moins deux éventualités à considérer : soit que tout le Symbolique devient Réel (et il y a donc réalisation du Symbolique [rS]) ; soit que tout le Réel(47) passe au Symbolique (et dans ce cas nous avons à faire à une symbolisation du Réel [sR]).

Pour être plus précis, j'ajoute que deux autres cas sont aussi envisageables : soit que l'épissure produise une néo-dimension (N), soit qu'elle conduise à l'enveloppement d'une des dimensions par l'autre, cas où les écritures sR\* et rS\* seraient à distinguer de leurs homologues ci-dessus. En réalité je n'en suis pas encore tout à fait là et je vais donc me contenter de manier les deux premières éventualités.

## **S#R : Verwerfung**

Je profite aujourd'hui du fait qu'ici même il n'y a pas que des Belges, mais qu'il y a aussi des représentants de l'Association freudienne internationale, parmi lesquels certains se sont illustrés ces dernières années par le soin particulier apporté à l'examen des faits de psychose, pour noter que parmi eux, assurément, Marcel Czermak tient une place tout à fait éminente.

Prenons les choses au niveau de ces « paroles agies » dont il nous entretient dans son article « Voix sans paroles et paroles sans voix »<sup>5</sup>. Il s'agit de quelqu'un qui disait « parler fait naître » et du coup il s'est trouvé éjecté « par les fenêtres ».

De tels exemples, j'en ai collectionné pour ma part quelques-uns, mais il n'est pas assuré que les sujets qui viennent ainsi à réaliser une parole soient tous psychotiques, tant s'en faut. A côté d'exemples tirés de la clinique, il en existe d'origine littéraire ; ainsi dans *Démons* de Dostoïevski, le personnage de Stavroguine se livre à un petit manège qui consiste à

5 M. CZERMAK, « Voix sans paroles et paroles sans voix », *Le Discours Psychanalytique*, n° 2, octobre 1989, pp. 259-262.

promener par le bout du nez un autre personnage qui, l'instant d'avant, n'avait eu de cesse de répéter : « Je ne me laisserai pas mener par le bout du nez ». La chose a laissé des traces puisque l'Homme aux Loups en parle dans ses secondes mémoires.

(48) Chez les psychotiques, l'étrangeté éprouvée en ces occasions confine à la confusion alors que chez les borderlines, elle est singulièrement minimisée. Qu'observe-t-on de prime abord dans ces cas ? Il semble que dire et faire s'équivalent, sans qu'on sache si l'acte est l'effet du dict ou s'il appelle un « commentaire » sous la forme d'un dire.

Le point qui m'importe c'est que la chose semble résulter structurellement de la production d'une épissure du type S#R. Il se produit soit une réalisation du symbolique (rS), soit une symbolisation après-coup du réel d'un acte (sR).

Cette indétermination semble toutefois pouvoir être levée dans le cas d'une disjonction entre la production d'une voix sans paroles et celle de paroles sans voix. La « voix sans paroles » en tant que réel qui choit sous la forme d'un objet "a", la voix « pure, a-phonétique », « qui ne dit rien »<sup>6</sup>, indique que tout le Symbolique a été adsorbé par le Réel. Inversement « les paroles sans voix », telles les phrases imposées du président Schreber, ou certains types de phrases agies, témoignent plutôt d'une disjonction de l'énoncé et de l'énonciation, d'un ratage de la métaphore, se traduisant par une emprise de l'énoncé sur l'acte. Ici le Symbolique engloutit dans son trou le Réel de la structure. Toutes choses que pour ma part je fais dériver du point S () du graphe de Lacan<sup>7</sup> ainsi que j'ai pu l'indiquer dans mon premier livre<sup>8</sup>. Ce qui se produit dans une psychose, c'est le cumul des effets de plusieurs épissures intervenant à la fois. D'où l'intérêt de l'apport de Czermak qui note<sup>9</sup> qu'à côté de l'émergence de la voix pure et du passage à l'acte il y a « irruption simultanée du regard », qui est plutôt du ressort de l'épissure R#I.

Ce repérage minimal qui nous est offert par l'événement structural que Lacan nomme « épissure », nous autorise à nommer forclusion l'effet (49) produit au point de jonction entre le Symbolique et le Réel. Notons que pour l'essentiel il conduit à l'abolition de la jouissance dite phallique (JΦ). Les phénomènes hallucinatoires, ou simplement d'étrangeté dans le registre auditif, signent ici le retour, faut-il dire dans le Réel, de la jouissance ainsi abolie.

## I#S : Verdrängung

Passons à présent à un autre exemple emprunté à l'article de Jean-Jacques Rassial<sup>10</sup> intitulé « L'érotomane et le jaloux ». L'auteur en vient à se poser cette question centrale, à savoir : qu'est-ce qui empêche le névrosé de succomber à l'amour ?<sup>11</sup> Mais est-il tellement vrai qu'il n'y

---

6 Ibidem, p. 260.

7 J. LACAN, *Ecrits*, p. 815.

8 S. STOÏANOFF-NÉNOFF, « Transmission de la psychanalyse », Forum de IFRAS/PUN, 1992.

9 M. CZERMAK, « Voix sans paroles et paroles sans voix », op. cit., p. 261.

10 J.-J. RASSIAL, « L'érotomane et le jaloux », *Le Trimestre Psychanalytique*, 1991, n°4, « Actualités et limites de la paranoïa », publications de l'Association freudienne, pp. 53-68.

11 Ibidem, p. 68.

succombe pas à moins de changer de structure subjective ? Lacan n'a-t-il pas laissé entendre qu'une des deux modalités du transfert (à côté de celle fétichiste) serait précisément la modalité érotomaniaque ? Entrons dans le cas de « François », ainsi que se trouve nommé le héros de cette farce, farce qui le met en position d'arroseur-arrosé. S'agissant d'un couple libéré, il est d'emblée admis par François et son épouse que chacun gère sa sexualité à sa guise, à condition de ne pas s'attacher aux éventuels partenaires de rencontre. Ayant largement profité de cet accord a priori, il se trouve qu'à son tour François est cocu. Or loin de s'en réjouir, il ressent un profond sentiment de jalousie. Et Jean-Jacques Rassial d'augurer finement, puisque François est à présent sur son divan, « qu'en place d'un manque essentiel, ce soit un manquement de l'autre qui fasse apparaître l'autre versant de l'amour : la haine »<sup>12</sup>. Il me semble ici, que ce qui fait sens, à savoir le manque, a été jusqu'alors refoulé. Il est clair qu'avec le « manque-ment » nous avons affaire à un *Einfall*, à une rencontre avec la chose elle-même et donc à un retour du refoulé. Ce qui caractérise ainsi le refoulement, c'est le retour d'une jouissance qui est celle du manque... d'un pas de sens. A faire(50) un pas de plus dans l'analyse de la position subjective de François, on peut considérer qu'il est frustré réellement d'un objet imaginaire, et ce par un agent symbolique, qui ici fait valoir ses droits, à savoir ceux de son épouse. Ce qui se trouve ainsi franchi, c'est aussi une épissure que j'écris S#I, avec l'inversion de la valeur de l'affect qui la caractérise.

## **R#I : Verleugnung**

Une troisième illustration m'est fournie par Madame le professeur agrégé Monique Schneider, qui, dans un séminaire niçois<sup>13</sup>, a parlé sur le thème « Identification-désidentification ». Il y est surtout question de la désidentification de Freud à l'égard de son père, d'un « désaveu de la position humiliée »<sup>14</sup>. Elle relate l'épisode de cette humiliation du père par un chrétien antisémite, tel qu'il figure dans la *Traumdeutung*, et reproche à Freud d'avoir refusé cet héritage et d'avoir choisi pour lui-même une *Gestalt* valorisante, une position de prestance, un « redressement » héroïque. Elle eût préféré, semble-t-il, que Freud adoptât une posture plus courbe, et pourquoi pas plus fourbe, aux fins d'assumer un statut de précarité plutôt qu'une véritable stature. Bref, elle lui reproche une jouissance qu'il ne faut pas. Cette jouissance de l'Autre originaire et inoubliable viendrait ainsi exclure, dénier la position de l'autre (avec un petit "a") dans son altérité. Je présume qu'étant cohérente avec elle-même, elle déplore également les manifestations de *Gay Pride*, qui fleurissent de nos jours, et témoignent de la satisfaction de certaines minorités, satisfaction qui en latin se dit *arrogantia*.

Or en lançant ainsi la balle de « la jouissance qu'il ne faut pas » dans le camp de ceux qui en bénéficient, ne se paie-t-elle pas ce luxe dont témoigne le petit-fils de Freud, qui avec son *fort/da* fait contre mauvaise fortune bon cœur ; au risque évidemment de ne gagner quelque autonomie qu'au prix (51) d'entrer dans le masochisme primordial. Ce déni de la douleur d'exister qu'elle reproche à Freud n'est-il pas ici de sa part pure et simple projection ?

---

<sup>12</sup> Ibidem, p. 54.

<sup>13</sup> M. SCHNEIDER, « Identification-désidentification » (26/11/93), *Séminaire (1993-94) des recherches et études freudiennes de l'Université de Nice*, 1993, p. 28-58.

<sup>14</sup> Ibidem, p.46.

Car il ne suffit pas d'affirmer sa position sur le plan du conscient, en s'abritant derrière des provocations nietzschéennes (« j'aime ceux qui sombrent »), puisque ceci ne garantirait en rien contre les envolées mégalomaniaques dont s'ombrent souvent les désirs inconscients. Lacan, pour sa part, a su marquer ses distances envers le style pétri d'humilité. A vrai dire il ne mangeait pas de ce pain-là.

Le style que je dis « pétri d'humilité », est le fruit d'un fantasme ( $\diamond a$ ) persistant dans lequel le centre de gravité du poinçon ( $\diamond$ ) se déporte vers l'objet petit "a" (l'âme) comme pour mieux rejeter la jouissance de l'Autre (JA), ici le corps. Mais en tant que support de cette certitude du bien fondé de l'identification masochiste, le fantasme n'est-il pas lui-même le fruit d'une ef-çon, d'un déni, intervenant au titre d'une épissure, que j'écrirai R#I ? On imagine les voies par lesquelles cette jouissance de l'Autre ainsi déniée viendra faire retour, dans le masochisme, certes, mais aussi dans l'anorexie mentale et la psychosomatique.

## **Pour conclure**

Nous venons ainsi de faire le tour de nos trois fers sur l'enclume de l'objet "a" sous la forme des trois effaçons du sujet, à savoir la *Verwerfung*, la *Verleugnung* et la *Verdrängung*. Leur opération soustractive consiste à abolir un champ de la jouissance tout en conférant au sujet une forme de certitude, au prix, il est vrai, d'un moment d'inquiétante étrangeté passager. Pourquoi certains sujets sont-ils conduits à y repasser, par ce moment d'étrangeté, plus souvent que d'autres, pourquoi doivent-ils développer d'autres modes de défense encore contre le retour inopiné de ce qui insiste ainsi ? Tout ceci rester à déterminer.

Ainsi, ces trois *Ver...*, sur l'enclume de l'objet de la jouissance, cessent d'avoir quelque valeur pathognomonique face à tel ou tel tableau clinique. C'est du moins ce que l'approche de la structure subjective par le biais du noeud borroméen nous oblige à retenir. Nous n'avons pas voulu distinguer i(52)ci les deux modes de production possibles des épissures, selon qu'on les pratique 1) au niveau des « pointes » du trèfle, ou 2) au niveau du point triple où se loge l'objet "a". Ceci reste à développer ainsi que les modes de reconstitution du noeud après la production de l'épissure. Il est clair, par exemple, qu'à l'occasion de la *Verdrängung* le mode de re-liaison s'obtient généralement par le biais d'un symptôme.

Faute d'avoir su vous convaincre, il me reste la satisfaction (oh le gros mot !) d'avoir pu vous ferrer avec trois hameçons à la fois, à la manière de ces dessins dont s'orne la chasse à la moitié de poulet dans mon édition allemande de *Till Ulenspiegel*, avant qu'ils ne soient repris par leur auteur – apprécié de Freud – dans ses *Aventures de Max et Moritz*.